

Antoine Pageon

Vingt-et-un décembre 1973 : A Paris, il fait gris et froid, les gens éternuent, s'emmitoufflent, glissent sur le verglas, râlent. Les rues sont presque pleines, il est huit heures du matin. Perdu dans les hauteurs de Paris, un centre hospitalier réveille petit à petit ses pensionnaires. Sauf ceux qui ne dorment plus et ceux qui se sont éteints pendant la nuit, cela va de soi. Dans les couloirs se pressent hommes et femmes en blanc. Un vieil homme marche le long des salles d'accouchement pour rejoindre la chambre de sa femme, dans le coma depuis dix-huit ans. Tous les matins, dès que les visites sont autorisées, c'est à dire à huit heures et quart, il claudique pour une énième journée jusqu'à la chambre 301. Mais ce matin là, à huit heures et dix sept minutes, il sent une agitation particulière dans le service de maternité, il sent la mort approchée. Il s'imagine l'immense silhouette noire dans la blancheur hospitalière venant chercher le prochain nom de la liste. La mort est pour lui une fatalité, depuis l'accident qui a rompu sa vie et qui l'a contraint à se rendre dans cet hôpital chaque matin. Mais cette sensation de fin, il l'attribue à son grand âge ou bien à son épouse. Quelques secondes plus tard, une fois la porte du couloir refermée, une fois dans le service où gît Marthe, sa douce endormie, il perçoit le cri le plus horrible de sa vie et une femme, épuisée, meurt après avoir mis au monde un orphelin, Antoine Pageon.

Douze mai 1977 : Ce jour-là, il est aux alentours de midi, l'heure où les bonnes familles déjeunent. Ils sont attablés là, autour de mets dûment préparés, et tous sourient. Il y a le père, l'épouse et le jeune garçon blond, fiérot des compliments que lui a prodigué son professeur le matin même après une parfaite récitation. Les couverts tintent, la vaisselle brille, la journée est belle, l'homme est bon en affaire, la mère est une excellente couturière. Tout est parfait, le temps est bon à prendre, même pour Antoine, petit garçon roux. Lui picore. Dans le noir, il ne peut faire autrement. Mais surtout, Antoine écoute. Il écoute ce que c'est qu'être parfait, oui, il écoute la perfection, en prenant son temps, en se délectant, en se léchant les babines, alanguiné. Quand il rouvre les yeux, tout ce petit monde s'effondre. Le bruit du bonheur est étouffé par une lourde porte, ses couverts ne sont pas d'argents, ce qu'il ingurgite n'est pas issu de veaux, de bœufs ou de pintade, ne vient pas du jardin, enfin bref, rien de tout ça. La mère, là-haut, elle, est fière. Elle repose sa serviette sur la table, annonce le dessert, rit déjà de voir la satisfaction se dessiner sur le visage de son mari et de leur progéniture, part dans la cuisine tout en faisant virevolter son tablier blanc dans un plus bel effet de style. Quelques minutes plus tard, il ne reste déjà plus rien du gâteau, le garçon blond est déjà parmi ses chevaux de bois assis sur sa moquette, le père se recoiffe devant le miroir du couloir avant de repartir, la mère débarrasse et Antoine commence à se geler le cul, là, assis dans sa cave.

Vingt-sept octobre 1980 : Il est un sale roux, il est moche, et visiblement, il pue, donc Antoine préfère aller traîner près des arbres au fond de la cour. Loin des autres qui jouent au foot et qui se marrent bien sans lui, le pauvre rouquin. Même son frère nie l'être, il préfère accompagner ses petits camarades dans leurs railleries. Tant mieux pour eux pense Antoine. Lui est bien à l'ombre du chêne, sous les fenêtres des salles de classe. Les enfants adorent la récréation, pas lui, c'est certain. En classe, c'est les boulettes de papier mâché, dehors, c'est les ballons des petits gosses de riches qu'il reçoit. Lui est aussi riche qu'eux mais il sait qu'il n'est l'enfant de personne. Il est quinze heures dix, la cloche sonne, un dernier mouvement d'agitation avant que tous se trouvent rangés. Le surveillant approche, compte deux par deux les élèves. Antoine est seul, au bout de la

rangée, et le surveillant ne peut qu'avoir un léger pincement au cœur, mais se demande malgré tout si un jour le petit décollera le regard de ses chaussures.

Cinq janvier 1980 : Il fait froid, tout est blanc, la neige tombe, on entend les rires des enfants, les rues sont gaies. Evidemment, Antoine s'est fait poussé dehors par ses parents. Le prétexte : "Vas jouer avec tes amis !". Il aurait bien voulu lui, mais plutôt, il essaye de compter le nombre de boules de neige qu'on lui a volontairement jeté dessus. Une cible vivante, malheureusement pour lui, ça amuse les gamins, tous bien couverts de chouettes manteaux. Il est loin de savoir jusqu'où va la bêtise humaine puisqu'il en est un, d'humain. Dans son compte, il est arrivé à la vingtième, ça y'est, deux dizaines. Ça lui fera de quoi se faire une petite colère, seul, dans sa petite tête, quand il sera plus au calme, à la maison en train de faire sécher son pull ou dans la cour de l'école, quand les vacances se termineront. Vingt-et-un, vingt-deux, vingt-trois... Et si Antoine courait, très vite, sur leur bonhomme de neige, sans s'arrêter ? Quarante-quatre, quarante-cinq, quarante-six, quarante-sept, quarante-huit...

Dix-huit avril 1994 : A Paris, il est dix-sept heures trois, à Philadelphie onze heures trois, à Tokyo dix heures trois. Mais il y a bien longtemps qu'Antoine a fait l'impasse sur ses rêves de voyage, ses rêves d'adolescent. Il y pense parfois quand il s'accoude la nuit à sa fenêtre, regardant tous les fauchés et les remplis du quartier rentrer chez leurs épouses. Lui n'en a pas. Antoine ne sait pas ce qu'est l'amour, alors il espionne les voisins, dans l'immeuble d'en face. Il a déjà vu des baffes, des rideaux se fermer, de la vaisselle volée, des baisers volés aussi, furtivement entre le mari et sa maîtresse, mais c'est tout. Et c'est déjà pas mal. Parfois Antoine voit la famille réunie, le soir souvent, pour le repas par exemple. Ça lui rappelle sa famille à lui, dont il n'a plus aucune nouvelle d'ailleurs. Il se remet à voir la perfection. Cette perfection dégueulasse qu'il admirait quand il était petit. Et Antoine sait, il est le seul à savoir qu'il y a une heure, la gamine de treize ans a dû subir la main lourde et immonde de l'homme trapu et sec qui est son père. Il sait aussi que ça s'est terminé dans la chambre, mais comment, il le devine, certainement. Antoine est forcément mieux seul. Et il a envie de gueuler à quel point il a mal pour cette pauvre gamine. Une fois, il lui est arrivé d'en récupérer une comme celle-là, un peu plus âgée. Il voulait la prendre sous son aile, cette orpheline qui lui ressemblait tant, mais elle avait finalement décidé de repartir deux heures après car ses larmes avaient séchées. Et Antoine aussi avait séché le lendemain, en trouvant le fond de ses économies aussi nu qu'un vers. S'il n'effrayait pas les voisins, ils l'auraient sûrement aidé, mais ce ne fut pas cette fois là qu'ils le firent.

Trente septembre 1999 : Antoine essuie son front, remonte nerveusement ses manches, s'éclaircit la gorge, trépigne, puis frappe. Le supérieur est assis derrière son immense bureau acajou, le cul bien calé dans sa chaise de superviseur. Il reprend son cigare dès qu'il aperçoit cet employé qu'il hésite à dégager depuis belle lurette. Evidemment, ça prendrait trop de son temps, donc il ne le fait pas. Antoine fait trois pas, se poste derrière la chaise face au bureau. Il attend qu'on l'invite à s'asseoir mais on ne le fera pas. Le supérieur fait semblant d'être plongé dans des comptes sur l'écran de son bel ordinateur et demande à son visiteur ce qu'il fout là. Antoine hésite comme toujours à courir, à vite rebrousser chemin, à ne pas saisir ce culot qu'il ne possède absolument pas, mais il a quelques morceaux de fierté cachés là au fond de son cœur de presque-homme. Antoine sue depuis trois ans pour un salaire de misère, il essuie depuis son arrivée les tâches les plus repoussantes de l'entreprise, son poignet droit nécessiterait certainement une opération tellement il le fait souffrir mais Antoine a deux choix. Dégager ou se la fermer. Non le patron ne lui augmentera jamais son salaire, pourquoi le ferait-il changer de poste, après quel acte héroïque

se verrait-t il obtenir une promotion ? Qu'il ferme bien la porte et s'en aille prendre son temps de pause pour récupérer le travail manqué lors de cette entrevue déplacée, vaine et inutile, c'est tout. Une fois fait, l'homme en costard appelle sa secrétaire et lui demande de revenir bien vite après avoir donné la pile de lettres qu'Antoine devra rédiger pour le lendemain, en espérant que ça lui en coûte la nuit.

Vingt-trois décembre 2003 : Au quatrième, dans cet immeuble de la banlieue de Paris, parmi les joyeuses voix des enfants, on entend une télévision beuglante, qui ne recouvre pas tout à fait les effusions de Noël, mais presque. Antoine aimerait que ça cesse. Noël, tout comme l'amour, la reconnaissance, la perfection il ne connaît pas. Enfin si, mais par procuration, par les autres, ces milliards d'habitants qui l'entourent. Antoine est un simple orphelin. Orphelin de tout, orphelin d'amour, d'entourage, de compassion... Il a trente ans et son visage n'a pas changé. Peut-être parce qu'il n'a jamais fêté son anniversaire, lui. Est-ce qu'au moins la femme qui l'a mise au monde se rappelle de lui et imagine le mal qu'elle a engendré ? Antoine a souvent su pour les autres, mais personne ne lui a jamais dit ou expliqué qui il était. Il ne sait pas qu'en sautant à pieds joints dans la vie, il en faisait s'éteindre une autre. D'ailleurs, c'est mieux ainsi, qu'il ne sache pas. Orphelin de tout mais pas d'ignorance, de questions, de rancœur, de tristesse. Antoine se raccroche à sa seule mère, la solitude, et il monte encore le son de sa vieille télé tandis qu'en dessous, c'est à coup de balai contre le plafond qu'on lui souhaite un joyeux réveillon. Même la concierge ne connaît pas son nom, ou alors, elle l'a oublié.

Vingt-quatre décembre 2003 : A Paris comme ailleurs, nous dépensons tous les heures à encore et encore tuer le temps. Nous attendons tous une étincelle, ou bien que quelque chose déraile mais seule la pluie vient. Et ce jour-là, justement, il pleut sur la capitale. Dans ce quartier un peu miteux de la banlieue, la plupart des gens sont au chaud et tue le temps à fêter le matin de Noël. Les enfants déballent leurs chevaux de bois, leur ballons de foot ou leurs poupées. Et peut-être que certains vivent ces jolis moments assis dans le noir sur de la brique froide. Peut-être... Il est huit heures et quelques minutes, et un homme trapu sort de son immeuble avec son chien. Il n'est pas coiffé, il a enfilé sa veste par-dessus son pyjama et n'est même pas rasé. Peu importe, il faut faire sortir le clébard de sa femme. "Le bout de la rue et je rentre" se dit il en soufflant sur le bout de ses phalanges. Il est huit heures et quatorze minutes quand il aperçoit ce grand drap blanc érigé sur la façade de l'immeuble en face du sien. Dans la pénombre, il croit à une pancarte pour la fête de Noël mais très vite il parvient à lire le mot "PARASITE", écrit en peinture noire, sans bien comprendre. Il se poste là, arrête son chien pour tenter de réfléchir à qui habite dans l'appartement, et le doute le gagne doucement. Mais très vite, le doute est remplacé par une sorte d'effroi. On ne la fait pas à lui, dont le père était passionné de tir, c'est bien une détonation, un coup de feu qui a soudainement foudroyé le quartier. Il se retourne, lève la tête croise le regard paniqué de son épouse postée à leur fenêtre.

Il est huit heures et vingt-trois minutes quand on laisse les enfants du quartier à leurs jouets et que les adultes défoncent la porte de l'appartement d'Antoine, retrouvant là son corps inerte dans son linceul de sang. Ce jour-là, les voisins aidèrent les deux pompiers mobilisés pour l'affaire, touchés par le suicide de cet homme qui avait vécu des années près d'eux et dont il venait tout juste de connaître l'identité.

Oui, vraiment, nous attendons tous que quelque chose déraile parmi l'eau que le ciel pleure et ce jour-là, sur une infime partie de Paris, ce fût le tir mortel d'un orphelin, un tir d'autodestruction,

un double meurtre en quelque sorte. Il était certainement épuisé de s'être retenu d'hurler son nom puisque Antoine Pigeon était mort né. Maintenant, tout le monde le savait.